



GILLES ARCHAMBAULT
QUI DE NOUS DEUX ?

Récit



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

QUI DE NOUS DEUX ?

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DU BORÉAL

ROMANS

À voix basse
Les Choses d'un jour
Courir à sa perte
De l'autre côté du pont
La Fleur aux dents
La Fuite immobile
Les Maladresses du cœur
Nous étions jeunes encore
Parlons de moi
Les Pins parasols
Les Rives prochaines
Le Tendre Matin
Une suprême discrétion
Un homme plein d'enfance
La Vie à trois
Le Voyageur distrait

NOUVELLES

Comme une panthère noire
De si douces dérives
Enfances lointaines
L'Obsédante Obèse et autres agressions
L'Ombre légère
Stupeurs et autres écrits
Tu ne me dis jamais que je suis belle
Un promeneur en novembre

RÉCIT

Un après-midi de septembre

CHRONIQUES

Chroniques matinales
Dernières Chroniques matinales
Nouvelles Chroniques matinales
Les Plaisirs de la mélancolie
Le Regard oblique

Gilles Archambault

QUI DE NOUS DEUX ?

récit

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2011
Dépôt légal : 4^e trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada*

Archambault, Gilles, 1933-

Qui de nous deux?

ISBN 978-2-7646-2136-3

1. Archambault, Gilles, 1933- . 2. Écrivains québécois – 20^e siècle – Biographies.

I. Titre.

PS85O1.R35Z47 2011 C843'.54 C2011-941649-2

PS95O1.R35Z47 2011

ISBN PAPIER 978-2-7646-2136-3

ISBN PDF 978-2-7646-3136-2

ISBN ePUB 978-2-7646-4136-1

*Qui de nous deux
Partira le premier,
Qui de nous deux
Ira vers les cyprès,
Dormir près du soleil
Entre les oliviers...*

MARC OGERET

7 janvier

Écrire ne m'a jamais consolé de quelque peine. Ce n'est donc pas pour calmer ma douleur que j'entreprends ce petit livre. Ma femme est morte le 26 décembre. J'aurais pu utiliser le mot « compagnie ». Lise était bel et bien ma femme. Ces années-là, fin des années cinquante, même si nous n'ajoutions pas foi aux simagrées de la religion, nous étions passés par l'église pour officialiser notre union. On se mariait pour la vie. Il m'est arrivé de le regretter. C'est fou, le nombre de sottises qu'une vie permet d'accumuler.

Atteindrai-je jamais cet état de résignation dont on me parle ces jours-ci ? Le temps fera son œuvre. Tant bien que mal. Je comprends qu'on trouve gênant de s'adresser à un homme qui n'est jamais loin de s'écrouler. Une phrase d'Henri Calet ne cesse de me hanter. On la trouve à la toute fin de *Peau d'ours* : « Ne me secouez pas, je suis plein de larmes. » Un rien me touche. Surtout s'il s'agit d'elle.

Alors pourquoi remuer des souvenirs qui feront de moi, plus qu'il n'est souhaitable, un pantin encore plus agité par la douleur? Ajouter un titre à ceux qui peuplent ma bibliographie? Je vois d'avance la futilité d'une telle entreprise. Rendre hommage à la femme qui m'a accompagné pendant de si nombreuses années? Probablement. Sans rien amplifier. Je ne suis pas sûr que Lise aurait souhaité que j'évoque notre aventure sur un ton qui ne soit pas celui de la retenue. L'impudique, l'écrivain, c'est moi. Très discrète, elle n'aurait pas aimé que je lève le voile sur notre intimité. Nous avons nos secrets, guère plus originaux que ceux de la plupart des couples, mais c'étaient les nôtres.

Elle n'est pas à moi

Je ne suis pas à elle

Nous sommes l'un à l'autre

J'aime ce poème de Louis Calaferte qui définit notre couple. Pour écrire ces notes, je revendique le droit aux redites, et celui de ne suivre aucun ordre. Dans *La Mort de la bien-aimée*, Marc Bernard écrit : « Je souhaite parler d'Else comme elle me vient, la reconstituer à la façon d'un puzzle plutôt que d'un portrait trop longtemps dessiné. » Lise, comme elle me vient, donc, comme elle ne disparaîtra pas.

10 janvier

« Ce que je touche s'écroule », écrit Kafka dans son journal. Si je fais mienne cette phrase, c'est en pensant au présent. Le passé, le nôtre, qui ne fut pas toujours rose, avait une réalité que le présent n'a plus. Je me sens amputé. J'ai perdu le seul être au monde avec qui je pouvais converser même dans le silence. Voilà pourquoi je sens le besoin de ne pas me taire.

Un hommage à la disparue ? Elle n'y aurait pas cru. Nous avons longtemps pensé que nous étions réalistes, nous ne l'étions pas. Nous vivions dans un rêve qui vient de prendre fin. Nous avons nos clichés, nos redites, mais nous savions être émus la plupart du temps. Rendre compte de ces moments ? En serai-je capable ? Les mots ne peuvent que suggérer les moments d'intense bonheur. Surtout que j'ai opté pour la pudeur.

Que l'on comprenne en tout cas ce que la vie m'a apporté en me donnant l'occasion de rencontrer cette femme. L'ai-je rendue heureuse ? Je ne

le saurai jamais. Eût-il mieux valu pour elle de connaître un autre destin? Cela non plus, je ne le saurai pas.

Je me fais l'obligation de n'écrire que des aveux dont elle pourrait prendre connaissance. Ces souvenirs sont nos souvenirs. Il s'agirait de notes que j'aurais laissées près du fauteuil qu'elle n'a pas quitté les derniers mois. Elle pourrait y jeter un coup d'œil, sans en ressentir de la peine.

11 janvier

Cinquante-deux ans de rapports quotidiens. Je n'étais plus tout à fait moi, j'étais la moitié d'un couple. Chardonne écrit quelque part que le couple, c'est autrui à bout portant. La plupart du temps je m'accommodais de cette proximité. Il se trouvera toujours des imbéciles pour se moquer des couples dans notre genre. Ou pour se pâmer d'aise. C'est beau, cinquante-deux ans ensemble, disent-ils. Nous savions que nous formions un vieux couple, nous n'ignorions pas que nous rations à l'occasion. Le présumé grotesque de notre situation, nous nous en étions fait un rythme de vie. Au restaurant, quand personne ne nous regardait, il nous arrivait de nous prendre la main furtivement. Comme à l'époque des débuts. Lise avait des doigts très fins. Combien de fois ne me suis-je pas perdu dans les yeux de ma femme? Nous avions soixante ans, soixante-dix. Il m'arrivait d'être au bord des larmes en pensant à ce jour où nous devrions nous quitter. Le mystère féminin

pour moi se résumait à son regard, à son sourire. Toutes choses dont me voici privé depuis trois semaines. Celui qui reste vit en enfer, chante Brel. Est-ce que je vis en enfer ? J'ai plutôt l'impression de survivre à l'homme que j'ai été. Je ne peux m'empêcher de pleurer à tout bout de champ. Que je sois seul ou en compagnie d'un ami, certaines images s'imposent à moi. Je ne peux retenir le flux d'émotion. On me dit parfois qu'il est préférable qu'il en soit ainsi, qu'il serait malsain de me retenir. Je n'ai jamais eu honte de pleurer, mais je ne voudrais surtout pas qu'on s'imagine que je veux m'exhiber. Ma vie avec Lise a été plus secrète. Elle continue à l'être.

14 janvier

Quand j'ai rencontré pour la première fois celle qui allait devenir ma femme quelques mois plus tard, j'étais en pleine déprime. Je venais d'obtenir une licence ès lettres. J'avais songé à l'enseignement, sans tellement de conviction. Il y avait bien l'Office national du film et Radio-Canada. Mais comment y entrer ? Les quelques portes auxquelles j'avais frappé me paraissaient infranchissables. J'avais en tête des idées de roman, mais je n'en étais qu'aux ébauches. De toute manière, l'écriture comme je l'envisageais, et l'envisage encore, n'avait rien d'un gagne-pain. Depuis une dizaine d'années peut-être, l'exemple de Balzac m'avait gonflé la tête. Comment écrire un roman quand son expérience de la vie est si limitée ?

Le jour de la fête du Travail en 1957, vers dix-neuf heures, ma mère vint me dire qu'un ami avait sonné à notre porte. Je n'attendais personne. J'avais même décidé de me mettre au lit tôt. Dans la chambre minuscule que j'occupais, à l'entresol,

lieu déprimant entre tous, ayant pour toute clarté une lampe dont je n'ai pas oublié la laideur, je jouais à être malheureux. Que me voulait donc cet ami que je n'avais pas vu depuis près de deux ans ? Je lui avais recommandé un film, *Sweet Smell of Success*. Jamais je n'oublierai ce titre, ni les comédiens qui y jouaient, Burt Lancaster, Tony Curtis. L'ami n'était pas seul. Lise l'accompagnait.

L'automne de 1957 fut particulièrement doux. La première neige ne tomba pas avant la fin décembre. Si je me rappelle ce détail avec tant de précision, c'est que je me suis souvent baladé, ces semaines-là, avec celle qui allait devenir la femme de ma vie. Des livres, j'en achetais beaucoup, mais je pris prétexte d'emprunter un roman à Lise pour la revoir. Ce roman, *Terres stériles* de Jean Filiault, a été mon porte-bonheur. Ce fut l'occasion de nombreuses déambulations dans les rues du quartier. Nous avons habité pendant plus de vingt ans à quelques rues l'un de l'autre sans nous connaître.

De quoi parlions-nous ? Je n'en ai plus que de vagues réminiscences. J'imagine que nous nous faisions la cour d'une façon pour nous ingénue. Lise et moi n'étions pas tellement doués pour le marivaudage. De quoi parlions-nous ? De nous, évidemment, de nos parents, dont nous trouvions

à redire. Comme il est normal. Lise travaillait depuis l'âge de dix-sept ans. Je venais de quitter l'université, je cherchais un emploi. Elle savait dire les paroles dont j'avais besoin. J'imagine qu'elle me rappelait d'être patient, que je finirais par me caser. Me connaissant, je suis sûr que je devais parler souvent des livres que j'écrirais. Je découvrais ce que pouvait être un avenir à deux. Déjà, je m'étonnais qu'il se soit trouvé quelqu'un pour m'écouter.

*En fait je m'étonne qu'on m'aime
assez pour m'attendre le soir*

Le roman-poème de Georges Perros décrit d'assez près l'amoureux que j'ai été dès les débuts de notre aventure. Distrait, sûrement, mais reconnaissant.

Qui de nous deux ?

Vingt ans après le très touchant *Un après-midi de septembre*, où Gilles Archambault évoquait la disparition de sa mère, le romancier renoue avec le genre autobiographique pour tracer cette fois-ci une bouleversante chronique de la mort de sa compagne, celle qui a partagé sa vie pendant plus de cinquante ans.

Ce bref récit, qui prend la forme d'un journal tenu l'espace de quelques mois, nous parle du couple et de la solitude, de la vie et de la mort. Avec la pudeur qu'on lui connaît, Gilles Archambault arrive, comme dans ses œuvres de fiction, à nous faire toucher l'essence même de la vie, de l'amour, à travers le quotidien le plus attentivement traduit.

Né à Montréal en 1933, Gilles Archambault fêtera bientôt cinquante ans d'écriture. Il a également fait carrière à la radio, comme réalisateur et animateur d'émissions sur le jazz et la littérature, de même que comme chroniqueur. En 1981, il a reçu le prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre, et en 1986 le Prix du Gouverneur général du Canada pour son recueil de nouvelles L'Obsédante Obèse et autres agressions.